

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 17 (1879)
Heft: 8

Artikel: A nos lectrices
Autor: Saverny, Marie de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-185143>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

z'hommo, tot regregni, grebolâvont de frâi :

— S'arrêté-t-on ?

— Lo bon san !

Et tandi que fasont bailli on picotin âi tsévaux, l'eintront po sè mettrê oquie dein lo cornet. Ma fâi fasai on bocon frâi po bairê dâo nové, et l'ont démandâ dè l'édhie dè cerises, que l'ein ont bu po lo frâi et po la sâi, se bin que quand l'ont vollu reinmodâ, ne sé pas que y'avâi, mâ tantiâ que n'étiont pas tant dein lâo z'assiéta. Tot parâi sont partis, mâ arrevâ à Mordze, l'étiont tot retreint, la boula eimbreliquoquâie, rein d'acquouet, lo tieu perdu; enfin quiet : l'étiont mau fotus !

— Ne sé que y'é, que dese ion dè leu que sé trovâvè dinsè tot évani !

— Mè non plie, se fe on autre.

— Mè râodzâi se n'ein pas lo *mau dè mer*, se fe on troisiémo qu'avâi z'âo z'u étâ pè lo Hâvre tandi l'espousechon dè 67, et lè vouâuquie ti malâdo dè cé mau dè mer, à cein que desont et duront démandâ à Gatzet lo carbatier dè lâo bailli oquie dè ravigoteint po lâo reveni lo tieu. Mâ diabe lo pas que sè puront gari dè sorta et faille reparti on pou aprés. Ein repasseint pè Acclieins, cein n'allâvè adé pas et se desiront : Faut essiyî dè repreindrè on petit verro po cein férè passâ. On lâo z'ein revaissé ; mâ ein l'agotteint, ne sé pas se lâo répugnivâ, mâ firront :

— Mâ n'est pas dè la méma ?

— Que cha.

— M'einlevâi se l'est veré.

— Coumeint, n'est pas veré ! se fe lo carbatier, pisque vouâuquie onco voutrè mémo verro qu'on a pas pi relavâ, que vo z'é revaissâ dedein et la botollie qu'est restâie découte, que vo ne pâodè portant pas derè que n'est pas dè la méma !

Enfin l'est bon ; faille pâyî, remontâ su la ludze et ramenâ tant qu'à l'hotô ellia peste dè mau dè mer, que n'est què lo leindéman, aprés avâi bin droumâi, que l'ein ont étâ quitté.

A nos lectrices. — Voici quelques réflexions de M^{me} de Saverny, qui ne peuvent manquer de plaire à beaucoup de maris, et qui, nous l'espérons, seront appréciées par les dames. Elle donne à celles-ci d'aimables conseils sur la manière dont elles doivent se comporter à la maison, durant les soirées d'hiver où, libres de visites, on reste en famille assis au coin du feu :

« La femme, dit-elle, doit se parer alors d'une de ces coquettes robes de chambre qui ont toutes les grâces de l'intimité et toutes les séductions de la toilette. C'est le poème en cachemire, peluche et satin, dédié à Monsieur, un poème écrit pour lui seul, dont il apprécie le charme et détaille en souriant les fanfreluches.

» J'ai déjà dit que le premier devoir de la femme est de plaire beaucoup à son mari. Le petit salon où il la retrouve doit être pour lui le coin de paradis où il oublie ses fatigues et retrouve sa gaité. Les

jeunes femmes ne savent pas assez ce que peut pour leur bonheur une maison bien tenue, des enfants bien élevés, une élégance délicate. Il faut que le mari sente dans la chaleur du foyer le cœur qui l'anime, l'esprit qui l'éclaire ; que depuis le bon fauteuil, la lampe qui marche à souhait, les bibelots choisis avec goût, le thé bien chaud qu'on lui sert, tout, jusqu'au pompon niché dans les cheveux de sa femme, jusqu'au doux parfum de ses dentelles, lui dise : « On pense à toi ici, et on te veut très heureux. »

» Il y aurait très peu de maris au cercle si leurs femmes comprenaient ainsi qu'il faut mettre de l'art dans leur bonheur. Se dévouer aux siens, vivre en eux, c'est un des doux priviléges du cœur féminin ; cela lui donne l'éternelle jeunesse ; c'est ce qui rend si charmant le sourire des grand'mères. En existant pour leurs petits-enfants, elles prennent encore leur part des joies de ce monde, elles triomphent au bal avec l'aînée de leurs fillettes, elles sont couronnées au collège avec leur petit-fils. Jusqu'à leur dernier jour, elles cherissent la vie, parce qu'elles peuvent aimer et que tout est là. »

Conte drôlatique.

(Fin.)

« Voilà qu'il va, voici qu'il vient !... point d'autre réponse. L'air sérieux de M. K***, ses regards obstinément fixés sur le balancier, ce doigt qui se balançait lentement avec lui, l'attitude moitié solennelle, moitié anxieuse dans laquelle il se tenait ; tout cela amena les personnes présentes à cette conclusion unanime : Il a perdu la raison.

« Il est fou, dit tout bas le voisin, il faut appeler un médecin. »

Mais le maître de la maison n'en continuait pas moins à marquer imperturbablement la mesure ; tout le village serait venu qu'il ne se fût pas détourné.

« Allez donc appeler sa femme ! » ajouta le voisin. — Pendant que M. K*** restait là assis à sa monotone occupation, le garçon de salle alla porter la fatale nouvelle à sa femme, qui accourut toute effarée : « Oh ! regarde-moi un peu, mon cher Pierre... c'est moi. Ne me connais-tu donc plus ? »

« Voilà qu'il va, voici qu'il vient ! » répétait le maître de la maison, qui crut que sa femme ne faisait là autre chose que de chercher, comme les autres, à le distraire de ce qu'il avait à faire pour gagner son pari. Toutes les prières, toutes les larmes de Mme K*** ne furent pas capables de détourner son mari de son balancier. Son doigt allait et venait toujours, sa bouche répétait toujours les mots sacramentels à chaque mouvement de la flèche mobile, et son œil devenait plus hagard, plus vitreux à suivre ainsi incessamment les oscillations de ce balancier. Un léger sourire de triomphe, qui fit une pénible impression sur les personnes présentes, anima un moment ses traits immobiles, à la pensée de l'inutilité des efforts que l'on multipliait autour de lui pour le distraire de son impasse attention. Enfin parut le médecin. Il fixa pendant un long moment son regard attentif sur cet homme qui n'interrompait pas son occupation, secoua lentement la tête d'une manière significative et répondit à l'anxiante question de Mme K*** : « Il faut faire le moins de bruit possible autour du patient ; moins il y aura de personnes ici, mieux cela vaudra : le garçon de salle devrait s'éloigner, et la servante n'a rien à faire ici. »

« Voilà qu'il va, voici qu'il vient ! » continuait à dire l'hôtelier en s'accompagnant du mouvement de son doigt allongé.